

*Atelier du 16 mai 2021*

*"La maison paraissait désertée depuis un certain temps : volets défraîchis, fermés, jardin à l'abandon, envahi par les ronces. Pourtant la porte d'entrée était entrouverte..."*

Ce matin- là...

Depuis quelque temps Marie et moi nous trouvions à l'étroit dans notre studio rue des pélicans. Nous désirions également nous rapprocher un peu de la forêt de Pilouet, notre lieu d'escapade favori, avec ses cascades rafraîchissantes, ses roches mystérieuses, ses arbres gigantesques. *Notre* endroit, en dehors du temps...

Ce matin-là nous avons enfourché notre tandem propre comme un sou neuf, mus par un léger pressentiment. Et si nous trouvions enfin notre nouveau nid d'amour ?

Nous pédalions au hasard. Doux soleil. Paix. Tranquillité. Quand soudain, à l'orée de la forêt, elle se montra à nous. Un petit toit de chaume sur quatre murs recouverts d'une glycine mauve pale. La maison paraissait désertée depuis un certain temps. Volets défraîchis, fermés, jardin à l'abandon. Pourtant la porte d'entrée était entrouverte.

Elle s'ouvrit complètement dans un grincement pour nous laisser entrer.

Nous étions là, comme envoûtés, lorsqu'un oiseau aux dimensions extraordinaires se posa délicatement à nos pieds. Après nous avoir fixés quelques minutes de son œil rond et luisant, il prit son envol et disparut au-dessus de la cime des arbres.

Doux bruissement de plumes multicolores.

Cet endroit faisait l'effet d'un havre de paix.

A cet instant, Marie et moi étions certains que notre vie ici serait aussi douce que ce matin-là.

*Armelle*



### La maison aux volets bleus

C'est au détour d'un chemin de traverse, un peu à l'écart du village dans lequel je logeais pour l'été, que m'est apparue la maison aux volets bleus. Nichée au cœur d'une végétation abondante, elle dégageait un charme désuet, accentué par le paysage ambiant, lumineux et sauvage. L'air chaud et sec, les odeurs de la garrigue toute proche, le chant lancinant des cigales conduisirent irrésistiblement mes pas vers elle.

La maison paraissait désertée depuis un certain temps. Le jardin était à l'abandon, envahi par les ronces. Cistes et églantiers, encore en fleurs, apportaient quelques touches de couleur. Un léger souffle de vent qui soulevait les herbes jaunies, parsemées de brins de lavande, donnait un semblant de vie à ce décor d'un autre temps.

Sans hésiter, je poussai le petit portillon qui grinça douloureusement et m'engageai sur une sente étroite. La maison paraissait endormie. Les volets défraîchis,

fermés, l'isolaient du reste du monde. Malgré un abord peu accueillant, elle attirait. Sur les murs de pierre sèche chauffés par le soleil provençal, des lézards gris vagabondaient ou se prélassaient nonchalamment. Une marquise au vitrage martelé quelque peu vieilli, protégeait la porte d'entrée des intempéries. Quelle ne fut pas ma surprise ! La porte était entrouverte. Avec méfiance, je la poussai légèrement, prévoyant un éventuel repli stratégique.

Un silence rassurant, des senteurs indéfinissables mais agréables apaisèrent mes sens en éveil. Malgré tout, j'avançai prudemment. Mes yeux, enfin adaptés à la pénombre, découvrirent avec stupeur un intérieur impeccable, parfaitement propre et ordonné. À peine quelques grains de poussière voletant dans le rai de lumière provoqué par mon intrusion. Aux fenêtres, des rideaux aux motifs floraux colorés, un peu surannés mais assez plaisants, des meubles bien conservés, divers bibelots, des fleurs séchées encore odorantes, des coussins posés çà et là... tout laissait supposer que la maison était habitée. Ce qui n'était pas le cas pour l'extérieur !

Posé bien en évidence sur la table du séjour, un cahier d'écolier grand format attira mon regard. Ma curiosité l'emporta : je l'ouvris. Sur la première page était collée une photographie de la maison, volets ouverts, jardin fleuri et, assis sur un muret, un couple d'un certain âge qui souriait. Quelques mots écrits d'une main tremblante, écriture d'autrefois souple et élancée, me stupéfièrent et me troublèrent.

« À vous qui êtes entré, attiré par notre maison bleue, attardez-vous, savourez ce moment hors du temps, séjournez un peu si vous le souhaitez. Mais, n'oubliez pas en partant de laisser la porte entrouverte. »

Ma main trembla lorsque je tournai les pages du cahier. Devant mes yeux ébahis défila tout un panel de messages divers qui me bouleversèrent. Tous ces gens de passage, inconnus les uns des autres, avaient laissé leur empreinte dans la maison bleue, symbole de paix et de fraternité.

« Une curiosité locale » m'affirma la boulangère à qui j'avais fait part de ma découverte. Et de me raconter dans le détail l'histoire de la maison et de ses occupants. Sans enfant, ni famille proche, le couple, décédé depuis, avait légué leur propriété à la municipalité sous condition d'y accueillir des personnes en souffrance. Un projet était actuellement à l'étude.

La maison et ses dépendances, le jardin exubérant où la nature régnait, le cadre environnant, m'attiraient ostensiblement. Quelle que fût la couleur du ciel, j'aimais me ressourcer dans ce lieu calme et serein. J'en fis mon refuge et mon havre de paix.

Vint pour moi le temps de quitter ce pays, non sans regret. Alors, au fond de ma mémoire, j'ai enfoui précieusement le souvenir de la maison aux volets bleus.

*Nicole*



La porte d'entrée était entrouverte.... La maison paraissait déserte, jardin à l'abandon, envahi par les ronces.

ELLE était prise par une envie, un besoin irrépressible, presque vital de pénétrer, d'être happée par cette bouche béante, effrayante, peut-être méchante.

Elle l'a fait, elle a poussé la porte, sa curiosité l'emportant sur sa peur ; c'était s'abandonner à quelque chose qui ne lui appartenait pas. Elle entra en baissant la tête machinalement comme pour se protéger... De qui, de quoi ?

Dans l'obscurité, un rayon de soleil poussiéreux naissait de lattes asséchées, clin d'œil de volets fermés, défraichis. Et là, dans cette entrée, spectacle énigmatique, un guéridon rond, en évidence, l'attendait.

Sur le guéridon rond, une lettre.

Pour elle, pour lui, pour celle, pour celui qui inévitablement la lirait, cœur palpitant jusqu'au bout des doigts. Ce serait Elle. Dans la pénombre, le faisceau lumineux lui permettait de découvrir une écriture tortueuse, pointue, rapide.

Elle s'adossa contre le mur jauni et reprit sa respiration.

*A Toi,*

*Parce-que mes murs ont vieilli, parce-que je suis fissurée, crevassée, noircie, devenue infréquentable, inutile, parce-que mon histoire n'intéresse plus personne, ils m'ont abandonnée.*

*Depuis, la pénombre s'est refermée sur moi. Le jour, la nuit, quelle importance. Je me sens seule, en désordre, sale, encombrée, vide, à quoi bon. Dedans, dehors, je suis enfermée, désertée, empoussiérée, enroncée, délaissée comme un navire à la dérive, déchu de son ancre rassurante.*

*Alors toi, toi qui as franchi le pas et qui as osé réveiller ma vieille carcasse, défriche, abats cette barricade qui m'isole du monde, redonne vie à ma vie ; ouvre mes volets, yeux malicieux, joyeux ; nettoie, dépoussière, décore, chante, crie, danse, envahis mon espace de vie, laisse entrer la lumière, le soleil, suave chaleur alanguissante.*

*Promets-moi un jardin multi-fleurs, multicolore, des herbes folles domptées, des nids d'oiseaux piaillants, des arbres croulant sous le poids de fruits défendus.*

*Recrée de beaux souvenirs, ceux auxquels on se rattache quand les murs s'effondrent, que la moisissure ronge les peaux distendues.*

*La Maison abandonnée.*

Déconcertée, Elle laisse glisser son dos contre le mur, ferme les yeux, serre la lettre contre sa poitrine, sourire enfantin sur les lèvres, apaisée.

*Régine*

  
La maison paraissait désertée depuis un certain temps : volets défraichis, fermés, jardin à l'abandon, envahi par les ronces. Pourtant la porte d'entrée était entrouverte... Aller y jeter un œil me parut tentant sur le moment. J'ai toujours aimé les vieilles gens, les vieilles choses, les vieilles maisons ; fureter dans les coins, dans le passé, écouter ce qui veut se raconter. Fouiller dans un passé à peine entrevu, esquissé, imaginé, avec trop rien d'indices parfois. Broder le passé, je sais faire, alors pourquoi pas...

e poussai la porte, l'oreille aux aguets. Curiosité et sens en éveil. Je me demandai pourquoi la porte était entrouverte ce jour-là. J'entrai prudemment, suivant le rayon de soleil qui s'était faufilé à l'intérieur. Seule source de lumière dans la nuit quasi-totale due aux volets fermés. Je n'y voyais pas grand-chose mais je devinais une maison ancienne encore dans son jus. Brute de décoffrage !

Le soleil laissait filtrer de fragiles halos de lumière par les rais des persiennes. Douce luminosité autour des fenêtres. Suffisante pour progresser dans la maison une fois les yeux habitués à l'obscurité.

Les murs de pierre recouverts de plâtre. Et sur le plâtre blanc, des motifs répétés à la peinture, faits au pochoir, comme une tapisserie, imitation de papier peint. Etonnant ! Ocre, jaune d'or, légers, aériens, pas trop appuyés. Une once de couleur passée, rehaussant malgré tout les murs, et renvoyant la teinte naturelle des poutres du plafond.

Des feuilles mortes jonchaient le sol de ci de là, récemment apportées par le vent qui s'engouffrait par vagues. Là où je me serais attendue à voir des draps blancs sur les meubles, il n'y avait rien. Aucun mobilier, les pièces étaient vides. Ceux qui avaient vécu ici étaient partis de leur plein gré. Ils avaient tout emporté. Seules restaient quelques cendres dans l'âtre, dernier témoin de la vie qui s'était déroulée dans ces murs. Soudain je me vis. Et je le vis, encadrant mon image. Un grand miroir posé sur le sol. Ancien, surchargé de dorures en stuc. Enorme, presque aussi haut que moi. Simplement posé par terre, comme oublié là au moment du départ. Regardant les rais de lumière jouer sur la glace, je l'aperçus. Image aux contours flous, comme embrumée. Apparition. Le reflet gagnait de la netteté au fur et à mesure que je cherchais à la dévisager. Elle était assise dans un grand fauteuil. Semblait tournée vers la cheminée. Je ne distinguai pas le foyer.

Soudain je compris qui était cette femme. Moi, assise dans le fauteuil de ma mère. Mon cœur se mit à tambouriner dans ma poitrine. Était-ce possible ? Ça pour un signe, c'en était un ! Comme si la maison m'avait choisie ! Comme si elle m'invitait ! Sonnée, je me laissai tomber sur le sol. Les yeux happés par le reflet du miroir, j'essayai d'entrevoir quel genre de vie pourrait bien m'attendre ici. Je n'eus pas conscience de voir des détails particuliers, mais des sons emplirent mes tympan. Des cris, des rires d'enfants qui jouent. Ils résonnaient dans mon cœur. Je profitai de l'instant. Joie intense ! Saveur bonheur !

Au bout d'un moment de délices, je me relevai finalement. Je refis le chemin des différentes pièces en sens inverse. Je regagnai la porte et la refermai avec précaution derrière moi. Je me dirigeai vers la mairie. Mon cœur battait la chamade. J'allais l'acheter ! Intuitivement je le sentais ! Ma maison ! Pleine de promesses !

*Isabelle*



### Manu enquête...

Je suis revenu dans mon village suite à une lettre de Jacquot qui m'apprenait qu'il se passait dans mon ex maison un bien étrange phénomène. Cette maison, mes parents l'avaient vendue à un certain Léon. Mon copain d'enfance ne manquait pas de me rappeler de vieux souvenirs de nos années de collégiens énumérant toutes les conneries que nous avons faites à l'époque... Puis il évoquait l'état de la maison...

Cette maison, j'y étais passé un jour de nostalgie, en coup de vent. Une enquête m'avait amené dans le secteur, et j'avais remarqué qu'elle paraissait déserte... Les volets étaient défraîchis, fermés, le jardin à l'abandon, envahi par les ronces. Pourtant la porte

d'entrée était entrouverte... Je retrouvais des éléments semblables dans la description que me faisait Jacquot dans sa lettre avec moult détails bizarres. Il m'apprenait par exemple que le gars qui l'avait achetée, venait de suicider, et il terminait par « *Vu que tu es devenu policier, Manu, tu pourrais passer à l'occasion, et voir ce qui se trame dans ce village à l'air si tranquille et qui n'aurait rien à se reprocher... A bientôt de te lire ou de te voir. Et c'était signé : Ton pote Jacquot* »

Deux jours plus tard, j'ai donc débarqué après avoir réservé une chambre à l'hôtel Blanchon. Jacquot n'a pas vraiment changé. Il m'a présenté sa femme et ses deux enfants. Et il m'a expliqué plus en détail ce qui l'intriguait...

*-Ce Léon n'était pas vraiment été accepté par les villageois... Est-ce parce qu'il était atrophie suite à un accident ? Qu'il parlait peu ? Qu'il était toujours seul et ne recevait pas de visite ? Au début sa maison était agréable à regarder, puis il y a eu ce laisser-aller... Peut-être que physiquement il ne pouvait plus... Et mentalement, plus l'envie ? Côté voisins, on n'avait rien fait pour l'aider. Derrière leurs fenêtres, certains l'auraient vu faire les poubelles... Tu sais, Manu, la mentalité par ici à bien changé, depuis que nous avons été envahis par les citadins ! Tu n'as pas idée comme la vie est différente ici par rapport au temps où nous étions gamins... Voilà... la maison n'est pas squattée, et tout est resté en l'état. Mais il y a toujours cette porte entrouverte...*

Ici, Jacquot a marqué un moment de silence, comme s'il attendait que je parle à mon tour... Et je n'ai pu m'empêcher de faire quelques reproches...

*- Comment avez-vous pu rester insensible au désarroi de cet homme ? Vous auriez pu au moins avertir le CCAS, ou une assistante sociale qui aurait fait le nécessaire soit pour une aide, soit une place en maison de retraite... Les villageois auront pour longtemps la mort de Léon sur la conscience. Et toi tu n'as rien fait ?*

*- Non, et ça me travaille vois-tu... Mais parfois, je me dis qu'un villageois aurait pu avoir des vues sur la maison ! En sachant qu'il n'y avait pas d'héritier et qu'il pouvait donc acheter ce petit domaine pour une bouchée de pain... avec l'intention de la revendre un peu plus tard beaucoup plus cher... Il aurait pu l'occire ! Tout en simulant un suicide... Enfin, c'est toi le policier...*

*- On ne trouve pas facilement d'acheteur pour une maison où il y a eu un suicide, Jacquot, répondis-je. En revanche... une maison hantée, pourquoi pas ? Ces phénomènes paranormaux s'expliquent par l'influence des esprits, qui connaissent le passé, le présent et l'avenir. En se matérialisant, c'est à dire en apparaissant sous la forme de fantômes, ils ont la faculté d'exercer une action de « psychokinésie » sur la matière... Léon n'a peut-être jamais quitté sa maison, il y revient en fantôme et maintient sa porte ouverte pour intriguer le passant...*

Je ne pensais pas un mot, bien sûr de ce que je disais à Jacquot. Un policier ne peut pas croire aux fantômes mais en attendant d'ouvrir une véritable enquête, il fallait que je donne une petite leçon à mon vieux copain pour lui apprendre, ainsi qu'à ses voisins, à être un peu plus attentifs au malheur des gens qu'on pourrait aider et pour lesquels on ne fait rien...

Gina



## Souvenirs...

Quand elle est entrée dans la maison aux volets défraîchis, après avoir traversé le jardin à l'abandon envahi par les ronces, quand elle a tourné la clef dans la serrure et poussé la porte d'entrée, l'enfance, soudain, l'a submergée, comme à chacune de ses visites, depuis la mort de son père...

Dieu sait pourtant qu'elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour rayer de sa mémoire les cris incessants qui transperçaient les murs de sa chambre de petite fille et lui entraient dans la tête... C'est peu de dire que ses parents ne s'aimaient pas... Ils se détestaient. Et pourtant ils étaient restés ensemble jusqu'à la fin de leur vie. Allez donc comprendre ce qui se passe parfois dans l'âme des humains ! Les mots, aujourd'hui encore, sont comme imprimés dans sa tête :

-Si c'était pas pour la petite, je serais loin depuis longtemps !

-Et moi ? Tu crois que je reste pour tes beaux yeux ?

C'était donc de sa faute, à elle, si ces deux-là passaient leur temps à se déchirer ? La psy avait bien essayé de lui démontrer que c'était *leur* histoire et qu'elle n'y était pour rien, mais elle avait beau essayer de se raisonner, il restait toujours au fond d'elle comme un relent nauséabond de culpabilité...

Aujourd'hui, il est temps de tourner la page ! Il est temps qu'elle se débarrasse de cette maison, qu'elle se délivre de ses souvenirs. Il lui suffirait de passer à l'agence et de signer les papiers qui lanceraient la mise en vente de « son héritage » !

Mais elle sait bien qu'elle ne le fera pas... Avant, il faudrait vider les pièces de leurs meubles, et les meubles de tout ce qu'ils contiennent... Et ça, elle n'en a pas le courage. Pas encore... Elle se dit qu'elle reviendra... La maison est à la sortie du village. Pas de voisin immédiat donc, pour se plaindre d'une gêne quelconque rapport aux mauvaises herbes qui envahissent tranquillement l'espace.

En fermant la petite porte du jardin, elle se promet que la prochaine fois, elle ne restera pas sur le seuil de la grande pièce où pénètrent quelques rayons de lumière à travers la fente des volets... Elle entrera vraiment dans la maison et montera au premier étage jusqu'à sa chambre de petite fille... Demain peut-être, ou plus tard...

Pour l'instant, elle n'a qu'une idée en tête, reprendre sa voiture et fuir au plus vite loin de cet endroit...

*Pierrette*



## La maison de Haute-Savoie

Lorsque je passe en Haute-Savoie, j'aime faire un détour par le petit village de mes ancêtres, par attachement à mon enfance et ma jeunesse. J'aime me promener dans le hameau, prendre les chemins qui traversent les champs, et m'arrêter pour regarder la maison familiale, sans pouvoir y entrer.

Lorsque mes grands-parents l'avaient vendue il y a bien longtemps, la nouvelle propriétaire voulait tout chambouler, tout casser. Lors de mes précédents passages, le temps semblait suspendu. La maison était restée telle que je l'avais toujours connue,

finalement aucuns travaux n'avaient été effectués, mais elle ne se dégradait pas, et le terrain semblait entretenu.

Ma dernière visite remontait à trois ans, et je ne m'attendais pas à trouver un tel laisser aller. La maison paraissait désertée depuis un certain temps : volets défraîchis, fermés, jardin à l'abandon, envahi par les ronces. Pourtant la porte d'entrée était entrouverte...

Sans hésitation je me faufilai à l'intérieur. Aucune inquiétude ne m'a effleurée, cette maison ne pouvait être que bienveillante. Je me sentais sereine. Étrangement mes cinq sens se sont mis en éveil.

À l'intérieur, aucun changement notoire. Seuls les murs avaient été repeints. Les pièces étaient dans la pénombre, les volets joignant mal.

Je traversai l'ancienne grange transformée par mes grands-parents en pièce de vie. Je passai ma main sur le bois dépoli des vieilles mangeoires qu'on remplissait de foin avant de les basculer dans l'écurie mitoyenne. Le grand-père voulait tout faire sauter mais mon père l'avait convaincu de les conserver pour faire du rangement, ce qui était du plus bel effet. La douceur du bois mit des sensations de bien-être au creux de ma main.

J'eus à peine un frémissement d'inquiétude en passant devant le couloir sombre. Au fond se trouvaient la salle de bains et les toilettes, en remplacement de la cabane au fond du jardin, mais le lieu était tout aussi inquiétant. Je ne m'y aventurai pas.

La maison semblait fermée depuis longtemps, mais je ne constatai aucune détérioration, comme si elle avait voulu conserver son âme. Aucun meuble ne remplissait l'espace pour raconter une autre histoire.

Le vieux plancher de la chambre émit un grincement lorsque je posai le pied dessus. Dans ma tête a retenti la voix de ma grand-mère qui chantait Jean Ferrat :

*"J'entends les vieux planchers qui craquent  
J'entends du bruit dans la baraque..."*

Des sons sortirent du fond de moi et je me mis à fredonner tout bas cette chanson qui s'imposa de plus en plus fort, jusqu'à chanter à tue-tête, comme pour défier encore une fois le grand-père moins bon vivant, qui râlait comme s'il était jaloux des regards complices échangés avec ma grand-mère.

– Vous n'avez pas bientôt fini !

*"J'entends j'entends dans le grenier  
Chanter chanter mon châtaignier..."*

Dans la cuisine, j'ouvris les portes du placard encastré dans le mur, et je reconnus le papier vinyle fleuri collé sur les étagères. Le fourneau à bois et charbon sur lequel mamie avait fait mijoter tant de bons petits plats était toujours à sa place. En soulevant le couvercle blanc, je vis que la plaque de cuisson était terne, la nouvelle propriétaire n'avait pas dû connaître le "zébrazier" !

En traversant les pièces mon imagination remit les meubles en place. J'eus l'impression que les grands-parents allaient arriver du jardin et je sortis pour aller à leur rencontre.

Le chemin était envahi d'herbe, quelques pierres du mur s'étaient détachées. Parmi les ronces, je reconnus les plants d'oseille qui avaient résisté au temps. Je froissai une feuille entre mes doigts et l'odeur acide dans les narines me fit revenir en bouche le goût que j'aimais tant.

Derrière la maison, le chèvrefeuille volubile non domestiqué avait grimpé sur la façade, les fleurs délicieusement parfumées embaumaient, leur couleur jaune, rose-orangé offrait un charme inouï.

– Qu'est-ce que vous faites là ? Ne vous gênez pas !

Perdue dans la contemplation de cet arbuste fascinant, je n'avais pas vu arriver un homme d'un certain âge. Lorsqu'il s'approcha de moi, je reconnus le jeune voisin de l'époque, dont la moustache avait bien blanchi.

Je lui expliquai la situation. Il me dit qu'il avait toujours regretté mes grands-parents, les blagues de ma grand-mère et ses conseils : *Il ne faut pas planter les patates trop profondes pour qu'elles entendent sonner l'angélus...*

Il m'apprit que la nouvelle propriétaire n'était pas venue très souvent. Depuis qu'elle était décédée, il n'avait vu son fils qu'une seule fois, pour lui donner les clés afin de surveiller les lieux. Ce qu'il avait fait tout à l'heure avant de partir sans fermer la porte, suite à un appel.

Le soi-disant héritier devait revenir pour tout rénover, il ne l'avait pas revu... La maison restait la même, solide, bien ancrée dans le temps, gardant en elle les vécus du passé.

*Martine*

